

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Poèmes

Ezra Pound

Volume 15, Number 2 (86), May 1973

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30529ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pound, E. (1973). Poèmes. *Liberté*, 15(2), 15–19.

Poèmes d'Ezra Pound

LE REPOS

O laissés-pour-compte de mon pays,
O asservis de la dernière heure !

Artistes en rupture de ban,
Egarés, isolés au fond des villages.
Par la méfiance et la calomnie,

Amants du beau, affamés,
Enchaînés par les systèmes,
Sans défense contre l'oppression ;

Vous qui n'en pouvez plus
De rechercher la réussite,
Vous qui pouvez seulement parler,
Qui ne pouvez vous figer dans la répétition ;

Vous les hommes de qualité,
Brisés sur un savoir faux,
Vous qui pouvez discerner d'un regard,
Haine, obscurantisme et intolérance :

Souvenez-vous :
J'ai survécu à l'orage,
J'ai vaincu mon exil.

LE MANDAT

Allez, mes chansons, vers le solitaire et l'inassouvi,
 Allez aussi vers le tourmenté, allez vers l'asservi-par-habitude,
 Portez-leur mon mépris pour ceux qui les oppriment.
 Allez telle une grande vague d'eau fraîche,
 Portez mon mépris pour ceux qui oppriment.

Parlez contre l'oppression aveugle,
 Parlez contre la tyrannie du non-poème,
 Parlez contre les prisons.
 Allez vers la provinciale qui se meurt d'ennui,
 Allez vers les femmes dans leurs maisons.
 Allez vers les mal mariés,
 Allez vers ceux qui dissimulent leur échec,
 Allez vers les couples dépareillés,
 Allez vers l'épouse achetée,
 Allez vers la femme imposée.

Allez vers ceux qui ont un désir fragile,
 Allez vers ceux dont les passions fragiles sont déjouées,
 Allez tel un fléau à travers la morosité du monde ;
 Allez à la pointe des mots contre ceci,
 Renforcez les liens délicats,
 Ramenez la confiance sur les algues et les filaments de l'âme.

Allez avec bienveillance,
 Allez libérer la parole.
 Soyez avides de trouver des maux nouveaux et un bien
 [nouveau

Soyez contre toute forme d'oppression.
 Allez vers ceux qui sont morts entre deux âges,
 Allez vers ceux dont l'intérêt s'est perdu.

Allez vers l'adolescence étouffée par la famille —
 O combien est-il odieux
 De voir trois générations emmêlées dans une maison !

Tel un vieil arbre avec ses bourgeons,
Et des branches qui pourrissent et tombent.

Sortez et bravez l'opinion publique,
Dressez-vous contre la servitude végétale du sang.
Soyez contre toutes les fatalités.

LA MANSARDE

Viens, nous plaindrons ceux qui sont plus fortunés que nous.
Viens, mon amie, et te souviennes
 que les riches ont des domestiques mais pas d'amis,
Et nous avons des amis mais pas de domestiques.
Viens, nous plaindrons ceux qui se marient comme ceux qui
 [ne se marient pas.

L'aube entre à petits pas
 comme une Pavlova dorée,
Et je suis au seuil de mon désir.
La vie ne sait rien de meilleur
Que cette heure de fraîcheur éclairée,
 l'heure de s'éveiller ensemble.

UNE FILLE

L'arbre a pénétré mes doigts,
La sève a escaladé mes bras,
L'arbre a grandi dans ma poitrine —
A l'envers,
Les branches jaillissent de moi, comme des bras.

Tu es l'arbre,
Tu es la mousse,
Les violettes sous le vent, c'est toi.
Tu es — tellement haute — une enfant,
Et tout est folie de par le monde.

LE JARDIN

**En robe de parade.
SAMAIN**

Tel un écheveau de soie molle soufflée contre un mur
Elle longe la grille d'une allée
de Kensington Gardens,
Et c'est pas à pas qu'elle se meurt
d'une sorte d'anémie attendrie.

Et tout alentour est la cohue
infecte, infatigable, indestructible des enfants de la pauvreté.
Ceux-là hériteront de la terre.

Avec elle s'achève la race.
D'un ennui exquis et immodéré.
Elle voudrait quelqu'un pour lui parler,
Et s'effraie presque que je
puisse commettre cette incongruité.

PARACELSUS IN EXCELSIS

Ayant cessé d'être humain, pourquoi devrais-je
Feindre l'humanisme ou revêtir ses maigres atours ?
Des hommes ai-je connu et des hommes, mais pas un
Ne s'était élevé jusqu'à l'essence libre, ou transformé
En élément simple comme je le suis.
La buée disparaît du miroir et je vois.
Regardez ! le monde de la forme a disparu —
Des remous se sont dessinés sous notre paix.
Et nous qui sommes la forme niée, nous nous élevons —
Fluides intangibles qui furent des hommes,
Nous ressemblons à des statues autour desquelles
S'affole une inondation,
Seul en nous le calme.

ANCORA

Mon Dieu ! Ils disent que c'est *risqué*,
 O canzonetti !
 Nous qui apparaissions aux petits matins du monde
 En rajustant nos tuniques claires,
 Qui nous débarrassions avec les lapins de nos gouttelettes de
 [rosée,
 Nous qui avons même vu Artémis défaisant ses sandales,
 Avons-nous jamais entendu un son se répéter ?
 O montagnes d'Hellades !!
 Rassemblez-vous autour de moi, O Muses !
 Quand nous nous asseyions sur les marches granitiques
 [d'Hélicon
 Vêtus en lambeaux de soleil,
 O Muses aux jambes délicates,
 O Muses aux genoux fragiles,
 Quand nous nous ébattions tout éclaboussés
 Dans les embruns lumineux de Castalia,
 Avions-nous jamais entendu une telle épithète !!

UN PACTE

Je fais un pacte avec toi, Walt Whitman —
 Assez longtemps je t'ai détesté.
 Je viens à toi comme un enfant qui a grandi
 Avec un père têtu comme une mule ;
 J'ai atteint l'âge de me faire des amis.
 C'est toi qui a rompu le bois nouveau,
 L'heure est venue de sculpter.
 Nous avons la même sève et la même racine —
 Ici commencent nos rapports.

EZRA POUND

(Tous ces poèmes ont été traduits par Jean-Guy Rens et sont publiés ici pour la première fois).